Patrice BOUREE (Bicêtre, France)

A 5

# LA LUTTE CONTRE LE PALUDISME EN FRANCE, AU COURS DES SIECLES

*En Gaule,* il y avait des marécages, mais avant l'invasion romaine, les fièvres intermittentes étaient sans doute peu répandues. Les régions étaient boisées et riches.

César, paludéen lui-même, n'évoque pas la « querquercia » dans ses commentaires de la Guerre des Gaules. Par contre, l'image classique du « fier guerrier gaulois » ne correspond guère aux descriptions habituelles des paludéens : (teint jaune, blafard, passifs).

Cependant, quelques foyers limités sont déjà remarqués : Flandres, Vendée, le Bordelais, la Corse. Par contre, il est sûr que les Landes et le littoral méditerranéen en sont indemnes : on parle de « Greniers de Rome » et de villes florissantes.

*Du V^e^ au XV^e^ siècle,* la confusion est extrême entre les différentes fièvres, dénommées « peste », aggravées par la succession de guerres, de famines et de pillage : Francs, Arabes (719-732) « hommes exotiques », Normands, Anglais (Guerre de Cent Ans), croisades (retour des survivants).

On peut, pendant cette période noter deux faits :

— au début du XIII^e^ siècle, Philippe-Auguste contracte une fièvre quarte, compliquée d'une néphrose palustre. Au XIV^e^ siècle, le séjour des Papes en Avignon a des causes politiques (guerres civiles italiennes) mais aussi climatiques (paludisme des marais pontins).

*Répartition du Paludisme :*

Sur la *Côte Atlantique* « les évêques abandonnent leur siège épiscopal tellement l'air des marais est préjudiciable, sauf en Charente-Maritime, où il y a des marais salants.

Le Littoral Méditerranéen était riche, mais les Bénédictins barrent la Durance pour dessécher la lagune, provoquant l'apparition d'eau stagnante avec les fièvres « qui désolèrent la province ».

De même, on construit des digues pour atténuer les crues du Rhône : on diminue, de ce fait, la fertilité du sol et on crée des marais.

A Aigues-Mortes, où il règne « un grand état de misère et d'insalubrité », la population est décimée : 15 000 h à 1 500 h, et Saint-Gilles passe de 32 000 h à 5 000 h.

Toutes les cités du littoral sont comme « frappées de mort ». Le seul traitement consistait à effectuer, chaque année, une neuvaine à Saint-Pierre pour demander la cessation du fléau.

En Corse, les dépôts de sable, le déboisement et les attaques des Génois font progresser le paludisme vers les villages d'altitude, et les grandes villes : Corte, Ajaccio.

*A l'intérieur des terres,* la Sologne, la Brenne, les Dombes et la Lorraine sont riches en forêts.

Mais pendant la Guerre de Cent Ans, les paysans créent de nombreux petits étangs pour survivre, et font apparaître les fièvres.

*Au XVI^e siècle,* on remarque une extension des foyers existants, et l'apparition de nouveaux.

En 1590, une terrible épidémie éclate à Bordeaux : Henri IV s'en émeut, et décide de faire assécher les marais : « il y a une grande quantité de palus et de marais inondés et entrepris d'eau, et presque inutiles, et de peu de profits qui incommodent les habitants voisins » (Edit de 1599). C'est le premier roi à lutter contre cette maladie. Mais, ne pouvant recruter aucun ouvrier français, qui redoutaient la maladie, le roi fait venir tout le personnel de Hollande.

*Situation des zones d'endémie :*

Sur le littoral Atlantique, des Flandres en Vendée, les fièvres sont continuelles. En Charente-Maritime, saine jusque-là, les protestants coulent dans la passe de Brouage des vieux bateaux chargés de terre et de graviers. Il s'en suit un envasement du chenal, et les fièvres apparaissent. Les traitements proposés alors consistent à porter une araignée entre deux coquilles d'œufs, ou deux pattes de taupe.

Des thérapeutique aussi empiriques (eucalyptus, roseau, lavande) sont essayées sur le *littoral méditerranéen,* lors des terribles épidémies d'Arles en 1511.

Dans l'intérieur, le nombre d'étangs augmente. Il n'est donc pas étonnant de constater une extension des fièvres des marais (Romorantin, 1586), Dombes. En Lorraine, une célèbre chanson témoigne de la présence du paludisme :

« En passant par la Lorraine
Rencontrai trois capitaines
Ils m'ont appelé vilaine
Je suis leur fièvre quartaine. »

Au XVII^e siècle, le paludisme sévit dans toute l'Europe.

En Italie, par exemple, il provoque 41 000 décès à Naples en 1602. En 1623, un conclave se réunit pour élire le nouveau pape (Urbain VIII, qui condamnera le jansénisme) : 8 cardinaux et 30 ecclésiastiques meurent de paludisme.

En France, la misère des paysans est effroyable. En 1614, des terrains immenses sont couverts par les eaux, perdus pour l'agriculture. Des populations misérables, « rebut de l'humanité objet d'horreur encore plus que de pitié croupissent dans leurs miasmes » (Hanoteaux, in « La France en 1614 », Didot, 1898).

La Bruyère, dans « Les caractères » (De l'Homme), 1688, en donne une description identique : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus dans la campagne, noirs, livides et tout brûlés par le soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines »...

L'introduction du quinquina en France (découvert dès 1630 au Pérou) se fait

très difficilement. La poudre des jésuites est en effet mal accueillie en Europe. Cromwell, mourant en 1658, refuse de la prendre.

C'est alors que Talbot, garçon de pharmacie guérit le roi d'Angleterre Charles II Stuart, avec un remède secret, et est annobli.

Il arrive en France et guérit également le roi Louis XIV, le Dauphin et la Dauphine, Colbert, La Rochefoucauld, le Maréchal de Bellefonds, la Duchesse de Bouillon, Bossuet, le Duc de Bourgogne, le Duc de Chartres. Il vend alors son remède secret au Roi pour 48 000 livres et une pension de 2 000 livres, en lui faisant promettre de n'en dévoiler le contenu qu'à sa mort.

*Situation du paludisme :*

Sur la Côte Atlantique, les Flandres sont toujours infestées. Un vieux dicton de l'époque le prouve bien :

« Dieu nous garde de la peste, de la famine, et de la garnison de Bergues et de Gravelines. » La morbidité importante obligeait à renouveler très fréquemment la garnison.

En 1628, Richelieu entre victorieux, mais paludéen, dans La Rochelle, bastion protestant dont il avait fait le siège pendant un an.

En 1658, Louis XIV, participant au siège de Dunkerque contracte un paludisme. En 1660, Colbert pour rivaliser avec l'Angleterre, crée la ville de Rochefort, mais le paludisme décime les ouvriers et les habitants.

Sur le *littoral méditerranéen,* de nombreuses épidémies meurtrières conduisent à créer un « hôpital pour fiévreux » en 1650, à Vitrolles (près de l'étang de Berre). En Corse, 75 % des habitants qui s'engagent dans l'armée sont refusés pour cause de paludisme.

*A l'intérieur des terres,* la situation est aussi malsaine. La création de nombreux étangs dans les Dombes (pour le poisson) augmente toujours l'intensité de la maladie.

A Versailles, Louis XIV, fait creuser la pièce d'eau des Suisses et le Grand Canal, ce qui développe les fièvres paludéennes. Louvois veut faire construire l'acqueduc de Maintenon en 1685, mais les travaux sont interrompus par les fièvres : « La mortalité était prodigieuse parmi les ouvriers, dont on emporte chaque nuit des chariots pleins » (Saint-Simon).

Même à la cour, le paludisme est tellement répandu que Racine écrit à Boileau en 1687 : « A la Cour, on ne voit que des gens ayant le ventre plein de quinquina, et bientôt à la fin des repas, on commencera à le servir avec le café et le chocolat. »

En 1682, La Fontaine écrit un poème sur le quinquina :

« Que si le venin dominant
Se puisse en la mélancolie
J'ai deux jours de repos, puis le mal survenant
Jette un long ennemi sur ma vie
... Le quina s'offre à vous, usez de ses trésors. »

Madame de Sévigné parle à plusieurs reprises du « remède de l'anglais » dans ses lettres. Mais la quinine était accusée par d'autres (Guy Patin, Bailly) de provoquer des squirrhes du foie et de la rate, et le Parlement en interdit l'emploi.

Par ailleurs, Lancisi, Conseiller Médical de Louis XIV, préconise l'assainissement des régions palustres par le drainage, l'irrigation et le reboisement.

Mais en octobre 1685, Louis XIV, affaibli par une fistule (Cartwright) signe la Révocation de l'Edit de Nantes. Les « dragonnades » qui s'en suivent provoquent la fuite de 300 000 protestants y compris le personnel hollandais travaillant à l'assainissement des marais.

*Le XVIII^e siècle* ne voit guère d'amélioration.

Ni Louis XV, paludéen lui-même, ni Louis XVI ne s'y intéressent. Les zones d'endémie sont les mêmes.

Sur la Côte Atlantique, le paludisme s'ajoute à la variole et à la typhoïde (Bretagne). En Vendée, « le climat du marais dévore ses habitants ».

En Poitou, il y a « des fièvres bilieuses prenant un caractère de malignité marquée ». En Charente, où la fièvre de Rochefort est très meurtrière (1740, 1743, 1748), la durée moyenne de vie est de 18 ans, 628 forçats sur 1 000 meurent ! Les Landes sont un pays désertique, où la population est nonchalante, paresseuse, et routinière, indifférente à son paludisme chronique : c'est la coutume ! » (Sansarricq).

Sur le littoral méditerranéen, la situation est grave. De nombreuses épidémies se succèdent : Montpellier, Aigues-Mortes (6 paludismes mortels par jour), Frontignan (on laissait les morts sans les inhumer, faute de bois), Arles (« plus de la moitié des habitants en furent attaqués »), étang de Berre : 1 800 morts sur 5 000 habitants (1780), Avignon, Tarascon, Fos, sans oublier la Corse. En effet, dès l'annexion à la France, en 1768, le Roi ordonne l'exécution des travaux d'assainissement, qui sont favorisés par l'exemption d'impôt sur les terrains desséchés ou défrichés.

A l'intérieur, le paludisme est partout, y compris à Paris (Anophèles dans l'eau du bassin du Faubourg Saint-Jacques). Devant l'importance de ce problème, la Convention ordonne dès 1793, le dessèchement de tous les étangs de la République !

En Lorraine, le Duc Léopold de Lorraine et la princesse Anne-Charlotte sont atteints. La Duchesse de Lorraine écrit à ce propos, en 1726 : « La maladie de S.A. m'a fort alarmée, mais, Dieu merci ! il en a été quitte pour trois accès de fièvre tierce que le quinquina lui a ôtée. »

*Le XIX^e siècle,* est le plus important dans la lutte contre le paludisme.

En 1800, toute la France était infectée.

Bonaparte, jeune lieutenant d'artillerie, est atteint plusieurs fois de paludisme (1787 en Corse, 1788 à Auxonne, en 1790 en Corse, 1793 en Provence). Le danger des fièvres des marais lui restera et lui sera utile. Ainsi, lors du débarquement des Anglais à Walcheren (1809), il ordonne au Général Clarke : « laissez débarquer les Anglais, mais fixez-les dans les marais. Le Général Fièvre combattra si bien pour nous que l'ennemi devra bientôt battre en retraite, après avoir perdu le meilleur de ses effectifs ». Les Anglais perdent en effet 27 000 hommes.

Le littoral Atlantique est toujours très infesté. Du côté de Saint-Nazaire, les pharmaciens vendent 7 kg de quinine par an. Un médecin de Nantes estime que les fièvres intermittentes provoquent dans cette région autant de décès que toutes les autres maladies.

En Vendée, l'immense majorité de la population naît, vit et meurt au milieu des effluves paludéennes. Beauvoir était un mauvais poste pour les fonctionnaires : « on risquait d'y laisser ses os ». Aux Sables-d'Olonnes, « le flacon de quinine était sur la table, et les habitants prenaient de la drogue avec le couteau ». La fièvre de Rochefort atteint 20 000 personnes entre 1854 et 1857. A Bordeaux, on dénombre 12 000 malades et 300 morts lors du percement du canal des chartreux. En 1854, une épidémie éclate par l'obstination des éleveurs de sangsues qui immergent le sol pendant de nombreux mois.

Dans les Landes, la durée moyenne de vie est de 20 ans. Les habitants y sont « pâles, maigres, terreux, et débilités, et portent de bonne heure tous les signes d'un vieillissement précoce ».

Mais dès la mise en route des mesures d'assainissement (plantations), l'amélioration est spectaculaire.

Dans le Sud de la France, l'état sanitaire est identique. En Languedoc, il y a une épidémie de fièvre intermittente en 1860. En Roussillon, la fièvre « dévore l'enfance, exténue l'âge mûr et accélère l'invasion de la vieillesse ». En outre, quand un ouvrier est engagé, le contrat oblige le patron à fournir la quinine.

Dans l'Hérault, la mortalité est telle que l'on ne voit pas un homme parvenir à l'âge de recrutement.

En Camargue, Alphonse Daudet dans « les Lettres de mon moulin » décrit la situation : «Il y a avait là comme une atmosphère de peste, une brume de miasmes lourdement flottante, qu'épaississaient encore d'innombrables tourbillons de moustiques... tout le monde grelottait, tout le monde avait la fièvre, et c'était pitié de voir les visages jaunes, tirés, les traits creusés, vieillis, les yeux cerclés trop grands de ces malheureux, condamnés à se traîner durant trois mois, sous ce soleil inexorable, qui brûle les fiévreux, sans les réchauffer... »

Les fonctionnaires de l'île perçoivent d'ailleurs une « indemnité de quinine ».

A Arles, un médecin raconte, qu'étant appelé dans une maison où les 5 habitants sont cloués au lit par le paludisme, il est obligé de pénétrer par la fenêtre.

Devant cet état de choses, Napoléon achète 150 quintaux de quinquina à répartir entre 42 villes, dont 550 kg pour Marseille « avec l'affection de l'empereur pour des sujets exposés aux conditions climatiques malsaines ». Le traitement consiste alors à prendre trois jours de suite, un verre de vin blanc contenant 5 g/l de sulfate de quinine.

En Corse, on dénombre 80 000 cas de fièvre, malgré les travaux d'assèchement en cours.

A l'intérieur des terres, la situation n'est guère plus brillante. En Sologne, le nombre de décès l'emporte de beaucoup sur celui des naissances. Les villes du Mans, de Tours et Saumur sont infestées.

Dans la Creuse, partout « des eaux stagnantes, croupissantes d'où s'échappent en été des miasmes en si grande quantité que pendant les mois de juillet à octobre, le quart de la population au moins est affecté de la fièvre ».

Dans la Brenne, « l'habitant de ces tristes lieux souffre dès sa naissance et montre durant les premiers jours de sa vie la profonde empreinte de l'insalubrité du climat. Dès qu'il a quitté la mamelle, il se met à maigrir, une couleur jaunâtre teint sa peau et ses yeux, ses viscères s'engorgent et durant toute son existence, il va conserver cette empreinte de déchéance » (Monfalcon, Histoire médicale des marais, 1826).

Dans le Nord-Est, le paludisme est signalé en Lorraine, et à Strasbourg, où, au début du siècle, 23 % des sujets hospitalisés sont paludéens, contre 8 % vers 1850.

Dans les Dombes, l'insalubrité est telle que le pays est considéré comme l'un des plus malsains. En 1864, un décret impérial permet l'assèchement de 6 000 ha. La moyenne de vie passe de 20 ans en 1856 à 38 ans à la fin du siècle.

Partout sont effectués les travaux d'assèchement, d'irrigation, de reboisement et plantation entraînant une régression spectaculaire du paludisme. La prise généralisée de quinine, y contribue également.

A Paris, éclatent plusieurs épidémies : en 1811 au Temple, à la Vilette et à Pantin, lors du percement du canal Saint-Martin ; en 1840 sous Louis-Philippe

lors de l'édification des fortifications ; en 1867 lors des travaux du quai de Valmy et du jardin du Luxembourg et lors du percement du boulevard Malesherbes (d'où l'appellation de « Mal Haussmann »).

*Au XX^e siècle,* la poursuite des travaux permet l'éradication totale de cette affection, malgré sa répartition encore large en Europe au début du siècle.

En 1911, de nombreux foyers sont éteints ou plutôt somnolents car ils vont réapparaître à la moindre occasion.

En effet, la Première Guerre mondiale entraîne un réveil des foyers (2 000 cas autochtones) : Flandres, Somme, Champagne, Provence, Côte Atlantique, Bretagne.

Plusieurs facteurs en sont responsables : l'abandon des cultures, la présence de troupes africaines en particulier dans des lieux inondés, et le retour des soldats français de Macédoine (7 000 cas de paludisme).

La maladie va de nouveau régresser, avec cependant quelques foyers résiduels : Camargue, Vendée, Flandres, Bordelais, région parisienne, Corse...

Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, la réapparition du paludisme est notée dans le Roussillon, en région parisienne (18 cas à la Croix de Berny), en Camargue et à Lille (20 cas).

Enfin, il faut attendre 1960 pour voir disparaître les deux derniers foyers : Camargue et Corse.

Actuellement le paludisme en France n'est plus qu'accidentel : transfusion, piqûre (drogue), aéroport, ou transmission congénitale.